

● Martin Page publie un “Manuel d’écriture et de survie” où il témoigne de son expérience et partage ses convictions.

● Par le biais d’une correspondance avec un jeune auteur, il s’adresse à chacun.

“Un écrivain est quelqu’un qui a pris une décision: je vais m’en sortir.”



ASTRID DI CROLLANZA

MARTIN PAGE
Ecrivain.

Ecrire et survivre, sur un même fil

Une correspondance à l’intention de tous

Bientôt relégué au rang de vestige d’une époque révolue, le courrier demeure, pour certains encore (dont nombre d’écrivains), un moyen de communication privilégié. Sans doute parce que le temps – de l’écriture, de l’expression de la pensée, du cheminement jusqu’au destinataire, de la lecture et de la relecture – conserve, à leurs yeux, sa nécessité. Il y eût, bien sûr, des précédents, dont un notoire. En 1929, paraissait à Leipzig la première édition des “Lettres à un jeune poète” de Rainer Maria Rilke. Ce n’est qu’en 1937 que Grasset publiera en français ces dix lettres adressées par le poète, entre 1903 et 1908, à Franz Xaver Kappus. En plus des conseils littéraires prodigués, celles-ci formaient une sorte de guide spirituel. Ces deux aspects, l’écrivain français Martin Page les conjugue à son tour dans “Manuel d’écriture et de survie”. Lui s’adresse à Daria, écrivaine débutante qui, au fil des pages, se révélera prometteuse.

“Je me rappelle quand, adolescent, nous faisons croire à ma mère que nous allions faire du jogging dans le parc voisin. Nous nous mettions en survêtement et chaussures de sport, mais en fait nous passions des heures à lire mes manuscrits assis sur un banc.” Le romancier de “Peut-être une histoire d’amour” et de “La mauvaise habitude d’être soi” a mis du temps à s’affirmer écrivain. Mais

aujourd’hui, il endosse le costume sans frémir et défend ce statut, “ce métier”. Qu’il exerce le plus souvent dans un atelier rassemblant un collectif de dessinateurs.

Défenseur d’une littérature pour tous, Martin Page (qui est né en 1975) distille ses idées, témoigne de son parcours et de son quotidien, partage ses convictions, esquissant un vade-mecum “de survie” à l’usage de tous. Peu à peu, cet échange dessine aussi l’autoportrait d’un homme qui n’élude ni ses périodes sombres ni ses joies, les unes et les autres transportées, in fine, par la création. Il s’est d’ailleurs inventé un double, Pit Agarmen, sous le nom duquel il écrit pour la jeunesse, une manière, dit-il, d’écrire pour lui-même et pour “les enfants qui ne sont pas écoutés”, avec de nobles enjeux: “Offrir des armes et des forces aux enfants et aux adolescents, et se guérir soi-même pour ne plus souffrir du passé.” Car, pour lui, la littérature est “invitation à l’action”. De cet opus vivifiant et enjoué, retenons “qu’un écrivain est quelqu’un qui a pris une décision: je vais m’en sortir. Et pour ça, il va inventer des ruses et des chemins inédits. L’imagination est une force intime et politique”.

Geneviève Simon

→ Martin Page, “Manuel d’écriture et de survie”, Seuil, 172 pp., env. 14€.

D’angoisses à trans

Extraits du “Manuel d’écriture et de survie”, choisis parce qu’ils nous ont paru emblématiques, voici dix mots que nous avons soumis à Martin Page. Et qu’il a accepté de commenter.

ANGOISSES. “Elles font partie du paysage, elles sont aussi réelles que la pluie ou le soleil. Je vis avec. L’acceptation de leur réalité et de leur solidité est une délivrance: on s’épuise moins à se battre. Je les contemple et parfois elles fondent sur moi. Ça passe.

J’ai créé mon double littéraire, Pit Agarmen, pour affronter une grande période d’angoisses. On n’est pas trop de deux pour vivre une seule vie. Ce double, de roman en roman, va explorer mes idées les plus violentes et mes angoisses les plus profondes.”

CONTREBANDIER. “La contrebande est un moyen de proposer des marchandises illégales ou iconoclastes, mais sans violence, sans morale assénée. Elles sont disponibles pour ceux qui les désirent, et invisibles pour les autres. Le contrebandier est animé d’une éthique irrévérencieuse et libertaire, non violente et qui a prise sur le réel. C’est un modèle pour moi.”

DÉSObÉISSANCE. “La société ressemble à l’école: des lois régissent les comportements, mais il y a aussi des règles implicites de cours de récréation. Si on désobéit, on en paye le prix, et sans doute la sanction est la plus forte quand on transgresse les règles non écrites. Je ne crois pas à la violence collective. Je crois aux actes minuscules, aux résistances éthiques et esthétiques.”